



Bulletin d'études orientales
Ouvrages de philosophie

EL-ROUAYHEB, Khaled, *Relational Syllogism and the History of Arabic Logic, 900-1900* (Brill, 2010)

Henri Hugonnard-Roche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/beo/683>

ISSN : 2077-4079

Éditeur

Presses de l'Institut français du Proche-Orient

Référence électronique

Henri Hugonnard-Roche, « EL-ROUAYHEB, Khaled, *Relational Syllogism and the History of Arabic Logic, 900-1900* (Brill, 2010) », *Bulletin d'études orientales* [En ligne], Comptes rendus (depuis 2012), Ouvrages de philosophie, mis en ligne le 04 décembre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/beo/683>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Institut français du Proche-Orient

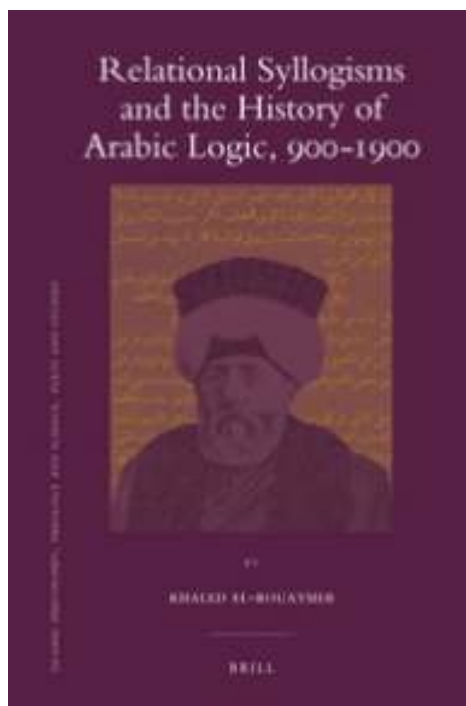
EL-ROUAYHEB, Khaled, *Relational Syllogism and the History of Arabic Logic, 900-1900* (Brill, 2010)

Henri Hugonnard-Roche

RÉFÉRENCE

EL-ROUAYHEB, Khaled, *Relational Syllogism and the History of Arabic Logic, 900-1900*, Leiden/ Boston, Brill, 2010 (coll. *Islamic Philosophy, Theology and Science, Texts and Studies*, 80), viii + 295 p., ISBN : 978-9004183193.

- 1 Dans l'historiographie traditionnelle, l'idée est très généralement reçue que les travaux de logique, ou d'ailleurs plus largement de philosophie, rédigés en langue arabe après le XIII^e siècle n'offrent rien de neuf par rapport à ce qui a été produit auparavant et que la culture arabe en ces matières est sur le déclin. S'agissant de la logique, cette opinion est représentée par l'ouvrage de Nicholas Rescher, *The Development of Arabic Logic*, Pittsburgh, 1964, à vrai dire le seul ouvrage qui se soit intéressé à ce domaine au-delà de la « période classique ». Il s'agit, en effet, principalement d'une bibliographie des ouvrages de logique arabe, depuis les origines jusqu'aux années 1550, précédée d'un survol historique assez sommaire. Selon Rescher, on assiste après l'époque classique à une « ossification » de la logique arabe. Cette opinion toutefois ne s'appuie pas sur la lecture des textes eux-mêmes, mais sur la considération d'éléments relevant de leur genre littéraire. S'appuyant sur le fait que ces œuvres de logique tardives se présentent généralement sous la forme de commentaires, de résumés, de gloses de textes antérieurs, et sur le fait que ces textes ne cessent de se commenter les uns les autres, l'auteur en conclut à leur manque d'originalité.
- 2 Cette opinion est entièrement réfutée par le livre de Khaled El-Rouayheb, qui apporte une vision entièrement renouvelée de l'histoire de la logique arabe¹. Il était évidemment impossible de traiter de l'histoire de la logique arabe, en toutes les parties de cette discipline, sur une aussi longue période que celle couverte par l'ouvrage de Khaled El-Rouayheb. L'auteur a donc choisi d'aborder cette longue histoire à partir d'une question particulière, celle des inférences relationnelles. La syllogistique aristotélicienne, qui formait la base de la logique dans l'Antiquité tardive jusqu'à sa reprise par les auteurs arabes, est une logique des termes dans laquelle un argument est formé de deux prémisses prédicatives (de la forme sujet-prédicat) ayant un terme en commun, dont un exemple est « tout homme est un mammifère, tout mammifère est un animal », d'où résulte la conclusion « tout homme est un animal ». Les arguments qui dépendent des propriétés des relations résistent à leur subsomption dans une telle forme logique. Un exemple classique de ce type d'argument, bien connu dès l'antiquité, est le suivant : « A est égal à B, B est égal à C », d'où l'on conclut « A est égal à C ». En effet, il n'y a pas de terme commun aux deux prémisses, en termes aristotéliciens, puisque le prédicat de la première prémisses (la mineure) est « égal à B », tandis que le sujet de la seconde prémisses (la majeure) est « B » (et non point « égal à B »). Et donc la conclusion ne suit pas des prémisses en bonne syllogistique aristotélicienne. L'histoire que brosse alors Khaled El-Rouayheb est celle des efforts accomplis au cours de la longue période étudiée, pour résoudre cette difficulté. Ainsi que l'auteur le remarque, l'histoire de la logique arabe aurait pu apparaître sous un jour un peu différent s'il avait choisi de faire porter sa



recherche sur une autre question logique. Mais la portée de cet éventuel défaut est limitée de deux manières. Tout d'abord l'auteur a embrassé une quantité considérable de textes, dont un grand nombre sont encore manuscrits, et ces textes couvrent une très vaste aire géographique, celle dans laquelle on écrivait en arabe aux époques considérées, c'est-à-dire non seulement le Maghreb et le Proche-Orient, mais encore l'Iran, l'Empire ottoman et l'Inde musulmane. D'autre part, l'histoire que l'auteur s'attache à rédiger est celle d'une tradition, comme il l'annonce, c'est-à-dire celle des œuvres dont il est clair qu'elles ont influencé les œuvres des auteurs postérieurs. C'est en quelque sorte une chaîne d'œuvres qui traitent le même problème, ou plutôt plusieurs chaînes d'œuvres qui traitent le même problème, et dans lesquelles les diverses solutions apportées à ce problème se retrouvent dans diverses œuvres de chacune de ces chaînes.

- 3 Dans un premier chapitre intitulé « The Classical Period (900-1200) », l'auteur présente les discussions des inférences relationnelles par al-Fārābī et son élève Ibn Zur'a, ainsi que par Avicenne et ses successeurs, et par les aristotélisants Abū al-Barakāt al-Baḡdādī et Averroès.
- 4 Dans un deuxième chapitre, « The Challenge of Fakhr al-Dīn al-Rāzī (d. 1210) and its Aftermath (1200-1350) », l'auteur met en évidence l'impulsion donnée au traitement du problème par Faḥr al-Dīn al-Rāzī, dont les arguments donnèrent lieu aux reprises de la question par des logiciens tels que Ḥunāḡī, Ṭūsī, Kātībī, Samarqandī, Ṣadr al-Šarī'a et Quṭb al-Dīn al-Rāzī.
- 5 Dans le troisième chapitre, « Epitomes, Commentaries and Glosses (1350-1600) », l'auteur passe en revue un grand nombre de textes issus de cette période, abusivement considérée comme un âge stérile, auquel remonte pourtant le riche traitement de la question dans les milieux ottomans.
- 6 Dans le quatrième chapitre, « The Christian-Arabic, North African, Indo-Muslim and Iranian Traditions of Logic (1600-1900) », l'auteur observe qu'il n'y a plus, après les années 1600, d'auteurs dont les œuvres étendent leur influence à travers tout le monde où la logique s'écrit en arabe, et qu'il convient donc de parler de traditions distinctes de la logique arabe. Il décrit les diverses manières de traiter la question de la logique relationnelle dans les différentes aires géographiques mentionnées dans le titre du chapitre.
- 7 Enfin l'auteur consacre ses trois derniers chapitres au monde ottoman, sous les titres suivants : « Ottoman logic (1600-1800) », « Ismā'īl Gelenbevī (d. 1791) and the Logic of Unfamiliar Syllogisms », « The Ottoman Tradition: The Nineteenth Century ».
- 8 Au cours de l'exposé émergent un certain nombre de noms de logiciens, non point parce que ces logiciens auraient traité adéquatement la question de la logique relationnelle (du moins aux yeux des modernes), mais parce que, selon le point de vue adopté par l'auteur qui consiste à mettre en évidence les éléments d'une tradition (ou de plusieurs traditions parallèles ou qui se chevauchent), ces logiciens ont exercé une influence notable du fait que leurs ouvrages ont été largement commentés ou que leurs solutions ont été reprises par des successeurs. On a déjà mentionné plus haut le nom de Faḥr al-Dīn al-Rāzī. On pourrait y ajouter Kātībī, Urmawī, Taftāzānī, Ḥunāḡī, Samarqandī, parmi d'autres.
- 9 Nous avons dit en commençant que le « syllogisme de l'égalité » ne pouvait s'exprimer tel quel dans les formes de la syllogistique prédicative d'Aristote, puisque les deux prémisses de ce syllogisme n'ont pas de terme commun. Les logiciens arabes se sont donc efforcés de surmonter cette difficulté en complétant l'argument « A est égal à B, B est égal à C », au

moyen d'éléments permettant d'obtenir la conclusion souhaitée. Mais ce faisant, ils se trouvaient face à une autre difficulté, résultant de la définition même du syllogisme, selon laquelle la conclusion doit résulter des prémisses elles-mêmes. Khaled El-Rouayheb décrit avec grand soin les différentes solutions imaginées par les logiciens qu'il étudie pour tourner les difficultés. Donnons un exemple pour éclairer le lecteur. Ainsi selon Faḥr al-Dīn al-Rāzī, le « syllogisme de l'égalité » est un argument complexe, composé de deux syllogismes, dont le premier est : « A est égal à B, B est égal à C, donc A est égal à ce qui est égal à C » ; la conclusion intermédiaire ainsi obtenue est conjointe à la prémisse initialement supprimée « tout ce qui est égal à ce qui est égal à C est égal à C », et l'on obtient alors la conclusion cherchée « A est égal à C ». Autre exemple de solution proposée par le persan Ġalāl al-Dīn al-Dawānī (m. 1502) : le moyen terme peut apparaître « avec addition » ou « avec soustraction », sans mettre en péril l'implication syllogistique de la conclusion. Exemple de moyen « avec addition », selon la citation de Khaled El-Rouayheb : « The world is composite (*al-ālamu mu'allafun*), to every composite there is a composer (*li-kulli mu'allafin mu'allifun*); to the world there is a composer (*li-l-ālamu mu'allifun*) ». Le moyen terme « composite » apparaît dans la seconde prémisse avec addition de la préposition « to (*li*) ». L'idée nouvelle qui apparaît dans ce type de solution est que ce n'est pas le prédicat seul qui est pris en considération, mais que ce peut être un élément « dépendant sémantiquement » du prédicat. Cette idée est à la source du développement d'une logique des « syllogismes non familiers », dans lesquels le moyen terme est dans la seconde prémisse un élément dépendant sémantiquement du sujet ou du prédicat de la première prémisse. Cette logique des « syllogismes non familiers », dont l'appellation apparaît chez les logiciens ottomans, sera largement développée en particulier par Ismā'il Gelenbevī (parfois translittéré en arabe sous la forme « al-Kalanbawī »), qui décrit les modes valides dans les quatre figures syllogistiques.

- 10 L'ouvrage de Khaled El-Rouayheb repose sur des lectures d'une étendue impressionnante et il fournit une information d'une extrême richesse sur la tradition de la logique arabe, en mettant en lumière la continuité de cette tradition à travers des siècles autrefois jugés à tort improductifs². Il analyse minutieusement les solutions imaginées par les logiciens pour résoudre le problème de la validation du « syllogisme de l'égalité », dans le cadre d'une logique des prédicats aristotélicienne éventuellement modifiée. Le principe d'exposition adopté par l'auteur, qui parcourt chronologiquement la tradition (à l'occasion dans ses différentes branches géographiques), l'amène à réexposer parfois les mêmes solutions ou à faire référence à des exposés déjà présentés par lui. Il en résulte des redites, ce qui est inévitable, mais aussi, pour le lecteur, un peu de confusion au milieu de ces redites. Il aurait été souhaitable que dans une section finale l'on puisse trouver une sorte d'exposé synthétique des principales formes syllogistiques ou pseudo-syllogistiques, auxquelles se ramènent toutes les descriptions détaillées parcourues au long du livre, en liaison avec le rappel des problèmes à surmonter pour exprimer dans un langage d'origine aristotélicienne, revue par Avicenne, les inférences relationnelles du type du « syllogisme de l'égalité ». L'auteur s'en est tenu à l'étude des formes logiques de l'inférence relationnelle, et a exclu de son propos les questions épistémologiques, notamment, ce qu'on ne saurait lui reprocher, vu l'énorme masse des textes déjà dépouillés. Mais il est bien possible, comme il le reconnaît que la position des logiciens étudiés sur des questions de cette sorte ait eu quelque lien avec leurs vues sur le syllogisme catégorique, ses limites et ses transformations possibles.

- 11 L'ouvrage marque indéniablement une avancée remarquable dans la connaissance de la logique arabe. Il est complété d'un très utile glossaire de termes techniques de la logique en anglais, d'une bibliographie des sources (qui comporte plus de deux cents noms pour les sources non modernes), et d'index des noms arabes et turcs, des termes anglais, et des noms propres.
-

NOTES

1. L'opinion reçue avait déjà été critiquée par T. STREET, « Arabic Logic », dans *Handbuch of the History of Logic*, vol. 1 : *Greek, Indian and Arabic Logic*, ed. D. M. GABBAY and J. WOODS, Amsterdam, Elsevier, 2004, p. 523-596 ; et par R. WISNOVSKY, « The Nature and Scope of Arabic Philosophical Commentary in Post-Classical (ca 1100-1900) Islamic Intellectual History: Some Preliminary Observations », dans *Philosophy, Science and Exegesis in Greek, Arabic and Latin Commentaries*, ed. P. ADAMSON, H. BALTUSSEN and M. W. F. STONE, London, Institute of Advanced Studies, 2004, vol. 2, p. 149-191.

2. L'opinion traditionnelle qui voit dans les siècles postérieurs au XIII^e siècle une époque de déclin de la logique arabe avait déjà été réfutée par l'ouvrage de Amir Ljubović, *The Works in Logic by Bosniac Authors in Arabic*, Leiden, Brill, 2008 (coll. Islamic Philosophy, Theology and Sciences. Texts and Studies, 77). Pour la tradition arabe chrétienne de philosophie, voir en particulier les premiers résultats des recherches menées sous la direction de M. Aouad et E. Gannagé dans M. Aouad et H. Fadlallah, « Philosophes chrétiens de langue arabe aux XVII^e- XVIII^e siècles en Syrie et au Liban », *Parole de l'Orient*, vol. 34, 2009, p. 443-468.

AUTEURS

HENRI HUGONNARD-ROCHE